

# Particules

by Mishka Lavigne

Dans ma main, la tienne est toute petite.  
Les petits os de tes doigts qui saillent sous la peau mince.  
Papier de soie strié de petites veines.  
Tu ne peux plus porter la bague de ta grand-mère.  
Je l'ai glissée sur une petite chaîne.  
L'améthyste de la bague brille à ton cou sous les néons de l'hôpital.  
Je glisse doucement mon doigt sur ton poignet.  
Ton pouls y vit encore.  
Je ne serre pas.  
J'ai peur de te briser.  
Tes ongles cassants sont coupés courts.  
Ils sont couverts de petites taches blanches.  
Tu es malade.  
Même tes ongles le savent.

\*

Dans le parc près de chez toi, il y avait un pommier.  
Le printemps, étendues au sol, on regardait le soleil entre les branches.  
Quand le vent se levait, il pleuvait de petits pétales blancs.  
On les laissait tomber sur nous.  
On les retrouvait dans nos cheveux jusqu'au lendemain.  
L'été, sous la chaleur suffocante, les pommes tombées pourrissaient, couvertes de guêpes.  
En septembre, on cueillait des pommes trop sûres.  
Et on avait mal au ventre pendant des jours.

Ta mère nous disait toujours de ne pas manger les pommes.

La Ville les arrose avec des insecticides, elle disait.

C'est pour ça que vous avez mal au ventre.

Il y a moins de guêpes maintenant.

As-tu remarqué ça, toi?

\*

Il est dix-huit heures et le soleil descend entre les édifices.

Je place ta main doucement sur ton ventre.

Je me lève de la chaise de plastique, j'étire mon dos, je fais des cercles avec mon cou.

J'appuie mon front sur la fenêtre sale.

Le ciel est voilé.

Le soleil est orangé sale et la poussière de la fenêtre déforme la vue.

Je regarde en bas : un océan de voitures bien casées entre les lignes du stationnement.

Je cherche ma voiture, je ne la trouve pas.

Je crois que je suis stationnée de l'autre côté du bâtiment.

Mais je ne sais pas. Je ne sais plus.

Tous les stationnements ressemblent à des stationnements.

\*

L'eau de la piscine brille turquoise.

Tu es étendue sur ta serviette rose, une revue aux pages criardes à côté de toi.

Regarde, tu me dis en pointant une page. C'est un manteau comme ça que je veux.

Je m'appuie sur le bord de la piscine.

L'eau perle sur les poils de mes bras.

Oui, il est vraiment cool, je dis.

On devrait aller au Village des Valeurs. En trouver un vintage.

Ce serait nice, tu dis. Mais pas aujourd'hui. Il fait trop chaud.

Je sors de la piscine à mon tour.

Je m'étends sur ma serviette jaune.  
Ta mère crie par la porte patio.  
Les filles, remettez de la crème solaire, vous allez brûler!  
Tu soulèves la bretelle de ton haut de maillot.  
Ta peau est traversée d'une ligne pâle.  
On brûle pas, mom. On bronze.

\*

Une infirmière entre dans ta chambre.  
Ses yeux sont fatigués mais sa voix est enjouée quand elle te demande comment tu vas.  
Tu ne peux pas répondre et elle le sait.  
Ça doit être une habitude.  
Tu portes un masque à oxygène et si tu le soulèves, une machine sonne l'alarme.  
L'infirmière regarde les écrans, note des choses sur une fiche au pied de ton lit.  
Elle parle fort et lentement, comme si tu étais une enfant.  
Je reste près de la fenêtre, elle ne me regarde pas.  
Elle s'approche de la bague autour de ton cou, la soulève du bout de son stylo.  
Une améthyste, elle dit. C'est la pierre de naissance de ma fille aussi. Le 11 février sa fête.  
C'est la bague de sa grand-mère, je dis à l'infirmière.  
Elle la porte depuis des années.  
On peut dire qu'elle avait du goût votre grand-mère, madame Viger, dit l'infirmière.  
Elle note encore des choses, replace tes oreillers, tes couvertures.  
Mon shift est fini, madame Viger. On se voit demain.  
Tu lèves un doigt, celui décoré de l'oxymètre blanc, en guise d'au revoir.

\*

Je m'enfonce dans le futon trop mou du sous-sol chez toi.  
Je t'entends descendre l'escalier.  
L'odeur du popcorn micro-ondes envahit le sous-sol.

Tu t'assois, tu me donnes le sac et je l'ouvre doucement, en tirant sur les coins opposés.

La vapeur qui sort du sac obscurcit mes lunettes pendant quelques secondes.

Tu joues avec la télécommande, zappe les chaînes jusqu'à NBC.

*"Live, from New York, it's Saturday night!"*

On mange du popcorn, le sel sur les lèvres, le beurre sur les doigts, on rit.

Au générique de fin, on ferme la télévision, on déplie le futon.

Moi je dors toujours sur le futon, toi tu aimes mieux le petit sofa bleu.

Le sac de couchage de ton frère dans lequel je dors toujours sent le carton.

L'extérieur est vert, l'intérieur est brun avec des petits sapins.

On parle à voix basse, puis tu t'endors.

Tu t'endors toujours la première.

Je lève les yeux vers la fenêtre du sous-sol.

Il neige.

Et demain, quand on se lèvera, la fenêtre du sous-sol sera enterrée sous la neige.

On ira marcher jusqu'au dépanneur, s'acheter des cafés dégueulasses.

On glissera sur les trottoirs avec nos Doc Martens qui ne sont pas des bottes d'hiver.

\*

Les heures de visite sont terminées.

La porte de l'hôpital s'ouvre sans bruit et je sors dans l'air chaud.

Après une journée à l'air climatisé, la chaleur est rassurante.

L'air est pesant et en essayant d'inspirer profondément, je tousse.

Une odeur âcre de fumée.

Je marche jusqu'à ma voiture. Je tousse.

Je mets la manche de ma veste sur mon nez.

Un homme debout à côté de son pickup me regarde faire.

Lui aussi tient une vieille casquette devant son nez et sa bouche.

Ça se rapproche, il dit. Les feux de forêt. C'est ce qu'ils ont dit à la radio.

Sa voix est rauque, comme s'il avait toussé toute la journée.

C'est drôle, dit la femme qui est avec lui, moi je trouve que ça sent le camping.

Je tousse une autre fois. Je leur dis bonne soirée. J'entre dans ma voiture.  
Le pare-brise est couvert d'une épaisse poussière.  
J'actionne les essuie-glaces, je nettoie, je quitte le stationnement.  
Je conduis lentement le long d'un boulevard, je prends la bretelle d'autoroute.  
Je roule, le soleil vient mourir dans la rivière.  
Le ciel est voilé, grisâtre.  
Arrivée dans mon quartier, je roule dans les rues silencieuses et noires.  
Une coupure localisée.  
Ça arrive de plus en plus souvent dernièrement.  
Chez moi, le silence est assourdissant, sans le bruit du frigo, du ventilateur.  
J'ouvre le congélateur, je prends le contenant de crème glacée.  
Le carton ciré est un peu mou sous mes doigts.  
Je prends une cuillère dans le tiroir.  
*Might as well* manger ce qu'il reste.  
Ça va fondre sinon.  
Quand l'électricité revient une heure plus tard, je rince le contenant à l'eau chaude.

\*

Je cogne à la porte de ton appartement avec mon pied.  
Dans mes bras, une immense boîte de plastique.  
Prends ça vite, je te dis. Prends la boîte, je vais t'échapper.  
Tu prends la boîte que tu déposes sur la table de la cuisine.  
Je te suis, une bouteille de bulles sous le bras en chantant bonne fête à tue-tête.  
Arrête, arrête, tu dis en riant. Tu fausses tellement, les voisins vont chiâler.  
On s'assoit à ta table, on se verse des bulles.  
Armées de cuillères, on mange le gâteau à la crème glacée directement dans la boîte.  
Il y en a bien trop juste pour nous deux, tu dis.  
C'est pas tous les jours qu'on a vingt ans, fallait faire les choses en grand.  
De toute façon, je dis, il fait tellement chaud, pourquoi on mangerait autre chose?  
On rit.

Le mousseux est cheap et, avec la chaleur, on a mal à la tête.  
Viens, je dis, on sort!  
On va où? tu demandes, en rangeant tant bien que mal le reste du gâteau au congélateur.  
On va à la plage! J'ai amené mes affaires.  
Okay, tu dis. Pourquoi pas?  
On monte dans ma voiture, les fenêtres baissées.  
On chante à tue-tête, l'asphalte ondule, le soleil plombe.  
Arrivées à la plage, on est surprises de n'y voir personne.  
On marche dans le sable brûlant jusqu'à la chaise du sauveteur.  
Une affiche rouge et blanche dit : « Plage fermée, présence de contaminants. »  
Fuck, on aurait dû regarder sur le site avant de venir, je dis.  
C'est pas grave, tu réponds. On peut juste aller se baigner chez mes parents.  
On retourne vers le stationnement.  
Le sable de la plage s'accumule dans mes sandales.  
Et partout sur le sable, des déchets colorés brillent au soleil.

\*

Le matin, en partant de la maison, je dois encore nettoyer mon pare-brise.  
L'air est lourd, l'odeur de la fumée encore plus intense qu'hier.  
Ma voisine est en train d'arroser ses tomates sur son balcon.  
Il est supposé pleuvoir tantôt, qu'elle dit. Ça va faire tomber un peu de poussière.  
Je lui fais un signe de la main en partant.  
Je conduis vers l'hôpital.  
Je me demande si poussière c'est vraiment le bon mot.  
Particules?  
Ça doit être particules.  
Je stationne. J'entre.  
La climatisation est glaciale.  
L'air sent les produits antiseptiques, mais mes vêtements sentent la boucane.  
Je prends l'ascenseur jusqu'à l'étage de ta chambre.

Dans l'ascenseur, deux préposés parlent des feux de forêt.  
Mes parents sont pas loin. Ils vont peut-être devoir évacuer, dit un des préposés.  
L'enfer, ça doit être tellement stressant, répond l'autre.  
Je sors de l'ascenseur et quand je passe devant le bureau, on m'arrête.  
C'est l'infirmière d'hier, celle qui est passée dans ta chambre en soirée.  
Madame? qu'elle commence.  
Et ses mots qui se bousculent et qui sifflent dans mes oreilles.  
Et mes larmes qui emportent la poussière grise sur mes joues.  
Mon dos qui se courbe et je suis assise au sol sans même m'en rendre compte.  
Vous êtes sa sœur? me demande l'infirmière.  
Je suis sa meilleure amie, que je réponds.  
Vous pouvez la voir, qu'elle me dit. Je peux vous laisser avec elle un moment.  
L'infirmière met une main sur mon épaule, me guide à ta chambre.  
Je la suis en silence.

\*

Ils ont trouvé quelque chose, tu me dis un matin au téléphone.  
J'arrive, je réponds. J'arrive tout de suite.

\*

Je sors de l'hôpital avec un sac de plastique dans lequel il y a toutes tes affaires.  
Ta robe de chambre bleue, tes bas de laine, ton foulard de soie pour ta tête.  
Ton baume à lèvres pour tes lèvres toujours sèches, ton livre que tu ne lisais plus.  
Ton téléphone qui n'était jamais chargé, tes lunettes, ton journal et ton stylo.  
Autour de mon cou, j'ai mis la chaîne avec la bague de ta grand-mère.  
Je m'assois sur un banc près de l'entrée.  
Mes yeux brûlent, peut-être les larmes, peut-être les particules.  
Le soleil essaie de percer le voile de poussière.  
L'air est irrespirable, peut-être ta mort, peut-être les particules.

Je reste là.

Sur le banc.

Et sur moi, les cendres de feux de forêt tombent.

Il neige noir, cendres boréales.

Et je ne respire plus, peut-être le gouffre, peut-être les particules.